

DU MÊME AUTEUR

Les Fiancés du paradis. Gallimard, 1995.
La Chasse au grand singe. Gallimard, 1996.
D'une Ardenne et de l'autre. Quorum, 1997.
Les Ardennes. Photos de J.-M. Lecomte & P. Stritt. Siloë, 1997.
Les Marcheurs. Finn, 1998.
Le Costume. Gallimard, 1998.
Simple. Mercure de France, 1999.
Suite à Verlaine. Photos de J.-M. Lecomte. Finn, 1999.
Les Bottes rouges. Gallimard, 2000, puis Labor, 2006.
Aux pays d'André Dhôtel. Dessins de D. Casenave. Traverses, 2000.
L'Ardennais. Avec J.-M. Lecomte. Castor & Pollux, 2000.
Nulle part, mais en Irlande. Le Temps qu'il fait, 2002.
Le Grand Bercaïl. Gallimard, 2002.
Terrine Rimbaud. Illustrations de J. De Moor. Estuaire, 2004.
Charges comprises. Gallimard, 2004.
Plutôt le dimanche. Labor, 2004.
Le Jardin du bossu. Gallimard (Série Noire), 2004, puis Folio Policier, 2006.
La Beauté maximale. Galopin, 2005.
Liaison à la sauce. Galopin, 2005.
Teddy. Avec Blutch. Liber Niger, 2005.
Le Bar des habitudes. Gallimard, 2005, puis Folio, 2007.
Massacre en Ardennes. Avec Alain Bertrand. Labor, 2006.
Chaos de famille. Gallimard (Série Noire), 2006.
Charleville-Mézières, absolument moderne. Photos de J.-M. Lecomte et Th. Chantegret. Noires Terres, 2006.
Pleut-il? Gallimard, 2007.
Les Nœuds. Le Dilettante, 2008.
La Belle Maison. Le Dilettante, 2008.
Nadada. La Branche, 2008.
Petit Éloge de la vie de tous les jours. Folio, 2009.
Marionnettes en Ardennes. Noires Terres, 2009.

Franz Bartelt

Je ne sais pas parler

ROMAN



finitude
2010

Je devais parler. Je ne sais plus parler. Un jour, j'ai vu un homme se suicider. Ou j'ai cru voir. J'en suis resté sans voix. Il paraît que ce sont des choses qui arrivent.

C'est parce que je devais parler que j'ai passé une semaine difficile. À cause de l'angoisse de parler.

Je devais parler le dimanche suivant. À la radio. Peu importe de quoi. Je devais parler, c'est tout.

Comment avais-je pu me laisser tomber dans ce piège ?

Peut-être parce qu'il est plus simple de consentir. Il faut moins de mots pour un consentement que

pour un refus. Refuser c'est parler. Je ne sais plus parler.

Je ne sais plus parler, c'est une phrase que j'ai lue chez Arthur Rimbaud. Je ne me souviens pas très bien. Dans la Saison. Sans doute dans la Saison. Il y a beaucoup de formules vraies dans cette Saison. Je rechercherai.

Pour refuser, il faut beaucoup de mots. S'il suffisait de dire non, ce serait simple.

Au début, j'arrive toujours à dire non. Ça commence donc toujours bien, pour moi. Cette fois encore.

Le producteur de cette émission de radio, je l'entends encore me demander : pourquoi « non » ?

Pourquoi non ?

Comme si je savais pourquoi je ne peux pas parler. Ni à la radio ni à mes voisins. À personne. Ou à presque personne.

À l'autre bout du fil, il insistait. Il avait ses raisons, probablement. Il me disait qu'il était désolé, que c'était bête tout ça, la vie, la timidité. Un ton très aimable. Dans les radios, tout le monde est aimable, c'est un genre.

Qu'est-ce que j'aurais pu lui expliquer ? Ce que

j'avais à dire pour expliquer ne tenait pas en trois mots. Ni en trois mille mots. Il aurait fallu expliquer, pour me défendre. J'aurais dû me lancer dans un discours longuet, au-dessus de mes forces, raconter ma vie, toute, depuis le chapitre du suicidé, que j'ai vu, cru voir, dont je me souviens bien — mais comme d'un rêve.

Peut-être une idée que je me suis faite.

Ç'aurait été compliqué à comprendre pour lui, le producteur d'émissions. Déjà que je ne m'y retrouvais pas moi-même.

Alors j'ai dit oui. Oui, je viendrai. Donc je parlerai. Je n'avais pas d'autre moyen de me débarrasser de lui. C'était parer au plus pressé.

Tout de même, j'ai eu la présence d'esprit de le prévenir que je ne sais plus parler. Je me suis toujours voulu honnête, avec les autres, les inconnus, ceux qui attendent quelque chose de moi. Je n'avais pas envie de le décevoir. Dans ma vie, j'ai déçu beaucoup de gens, comme ça, en passant, sans m'en apercevoir. Je me souviens lui avoir dit que je ne sais pas parler et j'ai encore dans l'oreille sa voix qui me répondait que ça n'avait pas d'importance.

Pas d'importance, pour qui ?

C'était deux mois avant l'émission. Ces gens-là prévoient et programment deux mois avant le moment, longtemps à l'avance. Bien, deux mois de gagnés. J'avais le temps. Je me suis dit que j'avais le temps. J'étais soulagé. En deux mois, il peut se passer tant et tant d'événements dans le monde et dans la vie quotidienne. En deux mois, ils trouveraient peut-être quelqu'un qui parlerait à ma place, je me rassurais, quelqu'un de qui ce serait le métier, de parler. Ou qui aurait un don.

J'ai l'impression qu'aujourd'hui tout le monde parle. Sauf moi. On croit traverser le siècle de l'image, c'est celui du bavardage : l'image ne se passe pas de la parole. On ne parle pas moins à la télévision qu'à la radio.

À la télévision, si quelqu'un ne parle pas, tout le monde voit qu'il ne parle pas. À la radio, il est absent. À la télévision, on peut se taire. Ça peut avoir de l'allure, de se taire. Et même du sens. Mais pas à la radio. À la radio, le silence, c'est du vide. Du blanc. Rien. Ou alors on doit expliquer pourquoi on se tait. Et c'est parler. S'il est bien

un acte vain, c'est de venir à la radio pour se taire.

En plus, c'est mal vu. Je le dis sans plaisanter, bien entendu.

Une semaine avant le dimanche de l'émission, le producteur m'a retéléphoné. J'avais l'impression de l'avoir entendu la veille. J'ai commencé à être malade, à ce moment précis, juste à ce moment-là. Il m'a donné une heure, un lieu de rendez-vous. Tout était prévu, l'heure à laquelle il me libérerait, de façon que je puisse arriver à la gare largement avant l'heure de mon train de retour. Ce sont des attentions qui, ordinairement, me rendent les gens fort sympathiques. Même malade comme je l'étais à la pensée de ce qui m'attendait, je me suis dit que ce type était sympathique.

Quand j'ai raccroché le téléphone, je tremblais si fort que j'ai renversé ma tasse de café sur le bureau. Je tremblais de la tête aux pieds. C'est un symptôme que je connais bien. Dès que la vie me place dans une situation où il y a un risque pour moi de prendre la parole, je tremble de la tête aux

pieds, je suis pris de vertiges et de migraines, le paysage se brouille devant mes yeux, j'ai l'impression que mon cœur double de volume.

Je suis habitué à ces réactions. Je ne les maîtrise pas. Mais j'arrive à les dissimuler.

Je me souviens, c'est récent, il n'y a pas trois semaines, j'ai participé à une randonnée. À l'arrivée, on jetait notre bulletin d'inscription dans une urne, pour la tombola dont le tirage a commencé dès que tous les randonneurs eurent rejoint la salle des fêtes.

Les organisateurs tiraient les bulletins, on criait votre nom dans le micro et il fallait se présenter sur l'estrade, se montrer, prononcer quelques paroles, répondre à deux ou trois questions et on repartait en brandissant le lot qu'on avait gagné.

Pendant tout le temps qu'a duré cette tombola, j'ai prié en moi-même pour que mon nom ne soit pas favorisé par la chance.

Je ne sais pas si le Ciel m'a exaucé ou bien s'il était écrit que le sort ne serait pas avec moi ce jour-là, toujours est-il que je n'ai pas été appelé. J'étais comblé d'avoir perdu. Comblé, vraiment. Et pourtant qu'est-ce qu'une tombola dans un

village de la province enfouie, comparé à la radio, à ses déballages ?

C'est ainsi et je n'y peux rien.

Je suis organisé de façon à n'avoir jamais l'occasion de m'exprimer en public. Je vis dans une solitude relative, à l'abri de ma forteresse. La forteresse que je me suis construite petit à petit dans ma tête. Quelquefois, je reste des semaines sans articuler un mot. J'aimerais parler. Je ne le peux pas. Je ne peux pas parler. Je ne sais pas. J'en ai perdu l'habitude.

Et puis, je n'ai rien à dire.

Il m'arrive de penser que cela tient un peu de la folie. Je me suis souvent cru fou. Pas toujours pour de bonnes raisons. Seulement parce que la folie arrange tout.

On se croit fou parce qu'on se méfie de soi. On ne se fait pas confiance. Ce ne sont pas de bonnes raisons. Est-ce qu'il y a de bonnes raisons d'être fou ? Je le pense. Finalement, c'est une porte de sortie honorable.

Encore faut-il dans la vie avoir envie de s'en sortir. Ce n'est peut-être pas mon cas.

La maison se serait écroulée sur ma tête que je n'en aurais pas été plus accablé. Une fois raccroché le téléphone, j'ai réalisé que j'avais commis une erreur en acceptant cette proposition d'émission. D'après mon correspondant, ce n'était pas la mer à boire. Mon intervention durerait moins de cinq minutes. En cinq minutes, c'est vrai, on n'a pas le temps de boire la mer, sur ce point il ne se trompait pas.

Mais cinq minutes, c'est plus qu'il n'en faut pour avaler la tasse. Et se noyer.

Je me suis mis au travail sur-le-champ. Dans la fièvre. J'ai rédigé le texte de mon intervention. Cinq minutes, chronomètre en main. Deux feuillets, moyennement serrés. Avec des blancs pour les silences, pour les reprises. Théoriquement, c'était parfait.

Par précaution, j'avais mis les mots et les expressions difficiles ou que j'estimais difficiles en caractères majuscules.

Par exemple «sens de l'observation», que je confonds trop volontiers avec «sens de l'orientation», ce qui ne veut plus rien dire. «Problèmes de la laïcité», que l'émotion me ferait traduire par «problèmes de l'élasticité».

Je ne le dis pas sans honte : même avec le texte sous les yeux, il m'arrive de mélanger les mots que je lis et les mots que je crois lire. La salade n'est pas toujours savoureuse pour moi, si elle l'est souvent pour les autres. Encore que ces fourvoiements m'aient déjà attiré des ennuis et des inimitiés. Une lecture de *L'Épître aux Corréziens* m'a valu, dans mon jeune temps, la réprobation des scouts du groupe Saint-Michel dont j'étais, par timidité, le membre le moins religieusement actif. Au mariage de mon petit frère, on m'avait demandé, comme un service et comme une preuve d'affection, de lire — avec le ton, merci — un petit texte écrit par les futurs époux lors de leur préparation. Et j'ai poétiquement annoncé, en forçant la voix, pour qu'on m'entende jusqu'au fond de l'église : «un petit sexe que les mariés offrent à leur famille et à leurs amis».

On me dit qu'il s'agit de lapsus révélateurs. J'admets que ce sont des lapsus. Mais je crois